

## IN MEMORIAM

MARCEL JOSET (1913 – 2008)

***Les eaux du Doubs dans lesquelles viennent se mirer les montagnes couvertes de sapins ont une teinte sombre, presque noire ; elles sont d'un calme tel qu'elles semblent figer. Rien n'est plus agréable que d'en remonter le cours, en un jour de semaine, alors qu'aucun bruit ne vient troubler le silence solennel de ces lieux***

***Ulysse Robert***

***Lettres sur mon pays (1892)***

La mort de Marcel Joset ne laisse pas indifférent, à la mesure d'un tempérament rare, fait d'énergie et de drôlerie, d'humour et de mimiques à la Popeye. On ne s'ennuyait pas avec Marcel dont la vie était un heureux alliage de nature et de culture. La nature, son domaine d'élection, c'était le Doubs-frontière et, bien sûr, la Rasse où il résida pendant 40 ans, en attendant d'y revenir régulièrement, voire quotidiennement quand il habitait « la Grande maison » de Fournet. La Rasse, curiosité politico-champêtre, sur le territoire français, mais accessible par la Confédération et le pont communal, c'était le fief de Marcel, de même qu'en amont, le cours tranquille du Doubs jusqu'à la Verrerie disparue où il était né en 1913. Marcel était là chez lui, dans une nature vierge de toute présence humaine, celle qu'il arpentait depuis son enfance, celle du Doubs et de ses rapides en aval du pont, celle, en amont, de ces plans d'eau immobiles, troublés, l'été, par un vol de libellule. Marcel connaissait par coeur cette portion du Doubs-frontière pour l'avoir parcourue toute sa vie, en barque, de la Rasse à Maison-Monsieur, puis dans ce chenal étroit, bordé de ces côtes abruptes et de leurs sapins agrippés à la pente.

« Une fois à droite, une fois à gauche et on va droit », scandait-il avec l'autorité du marin d'eau douce, avant de découvrir ces îles dont il ramenait sur une large barque fourrage et tracteur.

On était là dans une nature que Marcel était seul à connaître et entretenir, une nature qui avait évacué la frontière, tant l'étrangeté et la solitude des lieux semblait exclure toute intervention humaine, *a fortiori* pour tracer une ligne de souveraineté. Torse au vent, béret de guingois, Marcel était là dans son domaine, loin du village de Fournet, jamais très intéressé par ce qui s'y passait, tant l'ambivalence régnait à la Rasse, française à gauche, suisse à droite. Sur le tout, planait l'ombre des usines au fil de l'eau et de leurs centaines d'habitants de la Belle Époque. Seul avait survécu l'hôtel-restaurant, miracle du Doubs et de l'alternance de son cours, de la proximité d'une grande ville et de ses habitants, coureurs de nature à la mode Jean-Jacques. Marcel aimait la vie avec les amis, amis d'un jour, amis de toujours.

Très vite, c'était, autour des grandes tables de la Rasse, lieux de convivialité, une histoire, une chanson, l'accordéon, et Marcel « sous les ponts de Paris », accompagné du Doubs en furie sous les fenêtres et des éclats de rire d'Yvonne. C'était là le monde de Marcel, celui d'une nature immuable, désertée par la civilisation, et rendue à son austère grandeur, celle du petit peuple de la Rasse, hier, horloger au fil de l'eau, aujourd'hui pêcheur, marcheur, randonneur, tous nostalgiques de Marcel, de sa faconde, de sa gouaille, de celui dont on attendait toujours, comme dans *La Traviata* qu'il décrète : « Que la fête commence ! »